

## CHAPITRE IV

## PROUST ET LA SOCIÉTÉ



- L'observation profonde et minutieuse sur les deux classes dirigeantes françaises : la bourgeoisie et la noblesse.
- Le snobisme intellectuel et artistique des bourgeois et le snobisme et la fierté des nobles.
- La rivalité de ces deux sociétés
- L'égoïsme de chaque individu et le manque d'intérêts profonds pour les autres.
- Leur prétention à organiser les activités intellectuelles mais au fond ils cherchent seulement la gloire sociale et les plaisirs mondains.
- La froide ambiance dans ces sociétés privilégiées. Le pessimisme du romancier.

Il est à noter que Proust, en présentant une galerie de ses personnages, laisse dans l'ombre la classe ouvrière et met l'accent seulement sur la bourgeoisie et la noblesse. C'est le monde des salons qu'il enregistre avec minutie pour montrer la condition sociale de la Troisième République qui était secouée par l'état inconciliable des avis qui affaiblit la stabilité intérieure de la France et la morale de l'époque.

Puis qu'il existe une égalité entre les classes qui mène les types sociaux vers la lutte et la rivalité-soit entre les individus soit entre les salons et provoque chez eux une sorte de snobisme. Le snobisme devient le caractère qui désigne le désir et les efforts de ceux qui veulent cesser leur caste d'origine vers une

caste supérieure. Le snobisme devient alors une des sources du vice de l'homme et de la société, du moins, il aboutit à l'hypocrisie. Il est sans doute la cause des désespoirs et des souffrances des gens ambitieux.

La bourgeoisie tente de se défendre de ces obsessions du snobisme. Ils gardent implicitement la précaution et jugent sévèrement la frivolité et la pauvreté de la vie mondaine et luxueuse des nobles. Mais il y en a tant qui oublient cette règle bourgeoise et sont constamment absorbés par la gloire mondaine, la vanité et les faux plaisirs de la société. La bourgeoisie puissante est fière de sa naissance roturière, de ses progrès matériels et spirituels. Les bourgeois sont satisfaits de leurs droits, leurs succès et leur solidité qui sont équivalents à ceux des nobles. Ils conservent la vocation pour les professions libérales ou l'administration. Ils ne veulent pas vivre comme les nobles. En effet, ceux qui admettent la grandeur ravissante des nobles et veulent d'être absorbés par eux, sont les snobismes dédaigneux. Ils seront méprisés et exclus.<sup>1</sup>

---

1. Matthieu Galey dit de la règle de la bourgeoisie à l'égard de l'arriviste : "Point de salut hors de son milieu; c'est la règle d'or de la bourgeoisie. Tout transfuge, qu'il épouse une duchesse ou une femme de charge, se déclasse, s'abaisse au rang d'un intrigant. Le mépris est sa punition, on ne le voit plus, on l'ignore". Matthieu Galey, "Une Véritable Comédie humaine", dans Proust; Collection Génies et Réalités (Paris : Hachette), p. 157.

La meilleure attitude est de rester fidèle à son origine. Pour les bourgeois le charme des nobles, leur grandeur, leur prestige sont séduisants mais il ne faut pas assimiler leur manière de vivre, il faut s'éloigner de leur influence dangereuse. Les bourgeois s'amuse à voir ou à surveiller les nobles et leurs actualités à distance. Ils les méprisent parfois dans quelques aspects dans lesquels ils voient le vice. Bref, les bourgeois ne croient pas à la vertu des nobles et ils soupçonnent leur modestie. Les bourgeois méprisent aussi leur humilité envers les inférieurs, car elle est dictée par l'intérêt. Ce n'est que leur contentement d'être modeste et généreux qui devient la manifestation traditionnelle et avantageuse des nobles. Les nobles, à leur égard, sont tout prudents de conserver toujours leur mérite car ils ont peur aussi de l'invasion bourgeoise, tout de même, comme les bourgeois qui ne craignent rien que l'humiliation.

On peut mieux comprendre les caractères bourgeois de cette époque en voyant par exemple Swann, l'héritier d'une riche famille de Combray. Il devient Swann qui dégrade la solidité bourgeoise en vivant dans l'oisiveté et la prodigalité, faisant ses études d'art avec sa collection de bibelots et de peintures comme un dilettante. Ce qui est le plus grave c'est qu'il passe sa vie mondaine dans la coterie aristocratique et a comme amis le comte, le prince, le baron, etc. Il se termine comme "Charles Swann" qui a trop longtemps oublié qu'il est le "fils Swann". Aux yeux des bourgeois, comme il est "le digne successeur de feu M. Swann"<sup>2</sup>

---

2. Un amour de Swann, p. 159.

il doit continuer le métier honnête de son père et fait du progrès professionnel. Par respect de son père, quoiqu'il soit connu à peine, les gens de cette petite ville considèrent de le rencontrer, mais il est tout à fait étranger à eux. Il est ainsi méprisé à cause de son intimité aristocratique.

Mais Swann n'est pas un traître à la classe d'origine car il considère encore, malgré ses intimités avec les nobles, que l'amabilité des bourgeois est plus agréable quoiqu'elle ne soit pas assez vive. Il estime même qu'il préfère d'être témoin au mariage dans la famille de vieux amis de son père aux divertissements princiers auxquels il est accoutumé<sup>3</sup>. D'ailleurs, Swann n'est pas trop attaché à certain rivage dans sa période mondaine et au temps où il s'éprit d'Odette il n'y fréquente guère.

Ce sont d'autres bourgeois<sup>4</sup>, en effet, qui sont les vrais traîtres à leur classe bourgeoise. Mme. Verdurin deviendra plus tard la princesse de Guermantes<sup>5</sup> elle - même. L'élévation du rang la plus remarquable c'est celle de cette ambitieuse patronne.

- 
3. On voit encore sa nostalgie en rappelant Combray et son beau printemps. C'est le pays qu'il avoue qu'il aime tant et une fois avec Oriane de Guermantes, il parle de cette ville natale que "C'est un pays pour être heureux." Un amour de Swann, p. 199.
  4. Mme. Verdurin, le docteur Cottard et Odette sont séduits par la grandeur des nobles, mais ils se montrent d'abord leur auto - snobisme.
  5. Cf. Le Temps Retrouvé.

C'est le type du changement de classe le plus intéressant car c'est elle qui exprime tout le temps son mépris des "ennuyeux" ainsi que des nobles. On comprend enfin que son hostilité et sa haine de jadis ne sont que la dissimulation de son snobisme, de son ambition de s'élever dans l'échelle sociale. Mais au fond, c'est elle qui est réellement séduite par le titre et le rang de la noblesse.

Mme. Verdurin est une "bourgeoise classique"<sup>6</sup> qui se montre toujours avec l'esprit et la sensibilité très fine avec la capacité de diriger intelligemment son "petit clan." Le snobisme intellectuel et artistique s'annonce par son exigence que les fidèles doivent adhérer à certaines obligations. La patronne classe les réputations intellectuelles selon son bon plaisir et ses possibilités. Elle élimine tout ceux qui ne leur rendent pas la confiance. Ainsi son "petit clan" est si restreint car elle veut y justifier la valeur brillante et intime. Les Verdurin n'invitent pas les inconnus au dîner et ne mêlent aucun étranger au "petit noyau". Le "petit noyau" n'a que quelques élus que la patronne estime tels que le peintre qui possède le talent et le goût admirable, le docteur Cottard qu'elle estime plus habile que Potain de l'Académie, le pianiste qu'elle protège, l'archiviste "Saniette", le professeur de la Sorbonne, M. Brichot, qu'elle dit célèbre dans toute l'Europe.

---

6. Jeanine Huas. Les Femmes chez Proust (Paris : Hachette, 1971), p. 151.

Ainsi la patronne du "petit clan" semble de s'entourer des savants et des artistes qui sont "les fidèles". Pendant la conversation, tous s'exercent leur esprit et leurs plaisanteries qui "lâchent les fidèles" les uns les autres. Ils s'applaudissent ou font des éclats de rire qui accompagnent l'hilarité si particulière de la patronne qui fait aussi preuve d'humour. Parfois, ils discutent avec enthousiasme et en toute sévérité les thèmes proposés par la patronne ou par des fidèles. Ils consentent tous à son avis qui condamne les nobles. Leur avis est unanime. Ainsi, le "petit noyau" bien dirigé par sa patronne habile devient l'échelle sociale importante sans d'autres éléments essentiels pour qu'elle rivalise et convainque ses ennemis nobles. Le salon garde en lui-même le snobisme très ardent malgré la dissimulation restreinte et dédaigneuse.

Les nobles ne sont pas dépourvus du snobisme non plus. Les nobles des petites branches sont toujours obsédés par leur infériorité et le dédain des plus grands rangs. Ils ont aussi leur enfer du snobisme. La marquise de Gallardon en est un bon exemple celle-ci appartient à une branch<sup>e</sup> inférieure des nobles. Elle est un snob qui prétend avoir une relation familiale avec les Guermantes mais en fait elle est "la pauvre négligée"<sup>7</sup> assez ridicule car elle a peur que sa relation sera inaperçue donc elle doit évoquer le plus souvent <sup>qu'</sup>possible ce nom de Guermantes : par exemple "chez ma tante de Guermantes" "la baignoire de ma cousine de Guermantes". Elle a

---

7. Matthieu Galey, op. cit., p.151.

l'habitude de nommer toujours sa propagande de "Guermantes". Pourtant plus elle est snob et tente d'être intime avec cette grande famille, plus elle est méprisée et délaissée. Elle est tourmentée par ce snobisme incurable. Sa cousine orgueilleuse "Oriane de Guermantes" ne l'invite jamais chez elle et la pauvre Mme. Gallardon doit expliquer à tout le monde que c'est elle-même qui ne veut pas y rencontrer la princesse Mathilde et que "Ce n'est pas tout de même à moi à faire les premiers pas, j'ai vingt ans de plus qu'elle".<sup>8</sup>

Oriane de Guermantes n'est pas épargnée du snobisme. Celle - ci représente la fierté des nobles et le snobisme presque inaperçu en même temps. L'esprit des Guermantes domine toutes ses habitudes sociales soit par méfiance, soit par jalousie, soit par snobisme. Elle se montre toujours parfaite et possède réellement l'art mondain. Son rôle d'une femme mondaine est incomparable. Elle est aussi snob mais dans la manière différente de Mme. de Gallardon. Tandis que celle - ci l'exprime grossièrement et se montre trop tapageusement, la princesse l'exprime en méconnaissance et elle le déguise en mépris. Dans n'importe <sup>quelle</sup> situation, Oriane sait s'exprimer élégamment et respectueusement, elle sait utiliser "un ton légèrement ironique"<sup>9</sup> par exemple à propos des Iéna.<sup>10</sup> Elle exprime par le "ton modeste et vrai"<sup>11</sup> à l'égard d'une fête de son

---

8. Un amour de Swann, p. 183.

9. Ibid, p. 194.

10. Elle se moque du nom Iéna en disant que c'est le nom du pont non pas celui des nobles de l'Empire.

11. Ibid, p. 193.

amie à laquelle elle consente à assister. Ce ton est en effet imprimé par la fierté des nobles du grand rang car il réduit, en effet, cette réunion mondaine "à la simplicité d'une cérémonie ennuyeuse"<sup>12</sup> mais où il est obligatoire et touchant d'aller. De plus, Oriane a la faculté de changer son vice et ses défauts aux attitudes vertueuses par exemple en cherchant l'excuse pour une visite qu'elle ne songe jamais à se rendre, elle réussit toujours au refus si naturel, poli et logique. Elle possède cette habileté de l'esprit que dit Proust :

"(...) cette spirituelle coterie des Guermantes survivait quelque chose de l'esprit alerte (...) l'adaptait même aux rapports sociaux, le transposait jusque dans sa politesse qui s'efforçait d'être positive, précise, de se rapprocher de l'humble vérité".<sup>13</sup>

A la différence des bourgeois, les nobles n'excluent pas les inférieurs comme a fait Mme. Verdurin aux "ennuyés". Voulant accomplir leur devoir social, ils comptent que leur grandeur doit se répandre partout et ils ont besoin d'admirateurs. Ils gardent à la fois leur fierté et leur vertu. Ils savent très bien comment se comporter ou traiter les autres pour manifester la gloire de leur sang bleu, il s'agit aussi de leur génie de la ruse. Dans quelques circonstances ils tiennent aussi comme la "manifestation de son autocratie"<sup>14</sup> d'être durs ou cruels aux inférieurs.

---

12. Un amour de Swann, p. 183.

13. Ibid, p. 189.

14. M. Galey, op. cit., p. 152.



Il existe inévitablement la rivalité entre des classes, des groupes ou des individus. Dans Un amour de Swann la rivalité des gens mondains s'exercent autour de l'histoire de l'amour, Oriane de Guermantes est très vigoureuse dans sa rivalité avec des autres. Elle possède l'art d'être vertueuse ainsi que l'art du sarcasme. En face de Mme. de Gallardon, "la pauvre humiliée" avec son air hautain et froid, son visage dur, son ton intime et malicieux - Oriane rit tout le temps pendant qu'elle parle mais "en redressant sa taille et refroidissant sa mine".<sup>15</sup> En répondant à la question de la marquise, elle prend l'accent ironique qui blesse le sentiment de sa rivale. La question d'un ton sérieux sur la santé de son mari, de sa locatrice lui faisait éclater un rire destiné à la fois à montrer aux autres qu'elle se moque de quelqu'un. Ses mots aigus ou son rire qui scandalise tout le monde associés par l'élégance qu'elle vise à attaquer sa rivale, tout annonce sa triomphe indéniable. En vérité, Oriane de Guermantes n'est pas moins méchante que Mme. Verdurin mais elle est mieux masquée. Elle a tout de même un sang - froid. Elle montre aussi sa méchanceté ou peut - être sa jalousie vers la petite Mme. Combremere. Elle dit par exemple à M. de Froberville qui s'intéresse à celle - ci, par l'intention de l'humilier que "ça doit être des "gens de la campagne"<sup>16</sup> - en faisant semblant d'exprimer son regret de ne pas pouvoir le présenter à cette belle dame.

---

15. Un amour de Swann, p. 188.

16. Ibid, p. 192.

A vrai dire, il y a non seulement la rivalité entre des individus mais aussi entre des salons. On peut voir le déclenchement du "petit clan" vers les autres salons. Mme. Verdurin, la patronne du salon bourgeois, par exemple, exprime la fierté pour son "petit noyau" et le dédain pour les autres. Dès le commencement nous trouvons l'hostilité de ce "petit clan" vers les patronnes des autres salons comme la princesse de Sagan et la duchesse de Guermantes. Elle constate par exemple que les gens ne sont pas volontaires d'assister à leur dîner, même une cocotte.<sup>17</sup> Elle les attaque et dédaigne leur réception sans discernement. Toutes les fois que les noms des "ennuyeux" sont référés, Mme. Verdurin se met toujours à la déclaration de leur défaut par exemple M. de Grévy mange avec les doigts,<sup>18</sup> le duc de la Trémoile dit "collidor pour corridor"<sup>19</sup> tandis que la duchesse est toujours ivre. Elle exprime sa répugnance sur les mauvaises conduites des nobles qui est aussi une des phalanges rigoureuses. Proust suggère à travers le récit que les bourgeois et les nobles prennent leurs armes différentes : ceux - ci avec leur ruse et leur "piétaille"<sup>20</sup>, ceux - là avec leur rigidité et l'indifférence.

---

17. Cf. Un amour de Swann, p. 6.

18. Ibid, p. 41.

19. Ibid, p. 95.

20. M. Galey, op. cit., p. 148.

Néanmoins, le romancier révélera plus tard que l'attitude hostile de Mme. Verdurin, bourgeoise, contre les nobles est fausse. En effet, elle a en cachette son but de monter cette échelle sociale vers la gloire mondaine.

Il est à noter aussi que chaque personnage proustien se soumet aux lois sociales : chacun a son rôle d'accomplir et tous visent au succès. Oriane de Guermantes et Mme. Verdurin montrent leur rôle de patronne qui convient à elles. Les individus manifestent la versatilité car la société leur exige les "façades renouvelées".<sup>21</sup> Ainsi ils ne peuvent pas rester toujours eux - mêmes mais leurs attitudes, leurs avis changent selon le cadre, les circonstances et les personnes qui les entourent. Proust nous montre à travers son oeuvre les diverses perceptions des individus qui se diffèrent de temps à autres. Voyons Swann qui admet au début que Mme. Verdurin est une amoureuse sincère de la peinture et de la musique : cela n'est pas toujours vrai car elle sera jugée plus tard par le même personnage comme "Idiote, menteuse! et ça croit aimer l' Art!"<sup>22</sup> Swann compare même Mme. Verdurin et son mari aux "deux masques de théâtre qui figuraient différemment la gaité".<sup>23</sup> Tandis que lui - même

---

21. J. Huas, op. cit., p. 197.

22. Un amour de Swann, p. 130.

23. Ibid, p. 99.

est jugé par les Verdurin d'abord comme un homme charmant et intelligent mais plus tard comme une "bête et mal élevé".<sup>24</sup> Swann, qui est en fait un homme extrêmement discret qui ne donne pas ses idées personnelles sur aucune chose sauf les détails matériels, est défini enfin par les Verdurin qu' "Il n'est pas franc, c'est un monsieur cauteleux, toujours entre le zist et le zest".<sup>25</sup> Ainsi, Proust nous montre que dans la société nous ne sommes pas ce qui nous croyons d'être, ce sont plutôt les autres qui peignent notre caractère.

C'est la raison pour laquelle "les fidèles" du "petit clan" essayent de plaire à la patronne, de ne pas la laisser voir qu'ils sont plus ou moins malveillants afin de pouvoir poursuivre avec succès sa vie mondaine. Ils ont tous "la précaution d'assaisonner leurs médisances de plaisanteries connues d'une petite pointe d'émotion et de cordialité".<sup>26</sup> Proust observe, à travers la vue de Swann, avec pessimisme que la meilleure façon de l'individu est d'être prêt à s'abaisser et porter le masque pour gagner des bénéfices ou des plaisirs mondains. Comme témoin, le docteur Cottard, tout prompt à la soumission en particulier à l'hôtesse peut accompagner ce milieu car il a "le courage et l'hypocrisie d'applaudir"<sup>27</sup> pour l'absurdité ou les critiques fausses aussi bien qu'"un niveau intellectuel qui lui permettait d'être abasourdi, émerveillé (...) sans d'ailleurs les comprendre".<sup>28</sup> D'ailleurs ces gens sont flatteurs

---

24. Un amour de Swann, p. 132.

25. Ibid, p. 103.

26. Ibid, pp. 103 - 4.

27. Ibid, p. 84.

28. Ibid.

par exemple Forcheville qui fait son éloge ridicule de l'esprit du "petit clan".<sup>29</sup> La personne délicate par nature comme Swann n'y réussit pas : malgré son érudition et sa bonté il reçoit la disgrâce. Il trouve les défauts des individus dans ce milieu et une fois il se dit : "Les gens du monde ont leurs défauts que personne ne reconnaît mieux que moi, mais enfin ce sont tout de même des gens avec qui certaines choses sont impossibles."<sup>30</sup> Swann se rend compte tout le temps que les règles et la morale du salon sont conformés seulement pour protéger son privilège et pour procurer les plaisirs mondains.

Si des gens de cette époque visent au succès mondain, il est évident qu'ils se soucient beaucoup des valeurs artificielles et des déguisements. Il nous semble qu'il s'agit de l'esprit qu'on mesure comme l'essence la plus importante de la société. Ce n'est plus la vertu ni la valeur morale de l'homme qu'on estime le plus. Mais, en réalité, ce n'est que le prétexte dont ils ne touchent qu'à la surface. On aime louer l'esprit de son salon mais, en fait, on se crée d'autres valeurs artificielles qui appartiennent tout à la vanité et au vice.

---

29. Cf. Un amour de Swann, p. 93. Il dit pour flatter Mme, Verdurin qu' "On peut dire qu'avec M. Bricot vous [Mme. Verdurin] avez là deux numéros [M. Bricot et le docteur Cottard] qui se valent".

30. Un amour de Swann, p. 84.

Le "petit clan" prétend aussi avoir comme but l'esprit des fidèles et il garde la réputation des signes et des codes et le caractère restreint car tout cela surestime sa valeur réelle. Mme. Verdurin montre qu'elle se rend compte de l'esprit des "fidèles". Ainsi elle réduit le prix du cadeau de trois mille francs à celui de trois cents francs en proportion avec le niveau d'esprit du docteur Cottard "le fidèle" qui propose sa fausse critique sur l'actrice très célèbre de cette époque "Sarah Bernhardt". Ou quand Swann se présente pour la première fois au "petit clan" Mme. Verdurin se contente de son appréciation profonde de la sonate de Vinteuil, elle juge alors que ce niveau d'esprit mérite une boisson de son mari à qui elle dit "Allons, donne - lui de l'orangeade, il l'a bien méritée"<sup>31</sup>. La patronne semble très enthousiaste d'apprendre la définition du mot "intelligence" donnée par M. Brichot et le comte de Forcheville mais, en réalité, ce n'est qu'un snobisme intellectuel dont l'essence est vague. Elle ne possède aucune connaissance réelle.

Les salons des nobles ont la même prétention du but spirituel qu'on peut voir dans le dédain du niveau d'esprit de l'un et l'autre. Par exemple, dans la soirée à l'Hôtel de Sainte - Euverte, la princesse des Laumes avoue à Swann son sentiment eunuyeux dans ce bal, "Il n'y a que quand <sup>je vous vois que</sup> je cesse de m'ennuyer"<sup>32</sup>. Elle dit à Swann qu'elle aime tant

---

31. Un amour de Swann, p. 97.

32. Ibid, p. 198.

causer avec lui, après avoir quittée M. de Froberville qu'elle considère comme un "idiot"<sup>33</sup>. L'esprit inférieur, du dernier ne lui plaît peut - être pas. Le compliment de Swann sous la forme de métaphore provoque une gaieté à la princesse car Swann a "ses habitudes galantes de langage"<sup>34</sup>. La princesse jouit de la compagnie de Swann.

Mais à l'égard de l'esprit, le narrateur nous avertit au commencement de cet épisode que les gens du monde ne sont pas tous habiles dans la critique. Mais ces gens prétendent toujours qu'ils le sont. Il prend comme exemple le docteur Cottard et sa femme qui ne trouvent rien d'intéressant ni dans la sonate de Vinteuil, ni dans les tableaux du peintre. Donc, tous les codes sont que des prétentions des patrons et de leurs membres. En vérité, il nient la vraie connaissance. Mme. Verdurin ne cherche pas à la savoir car elle éprouve un sentiment hostile envers les gens hors de ses salons : elle les condamne comme "les ennuyeux". En effet elle a une idée fixe, la protestation peut l'irriter, personne ne peut l'arracher de sa faute. Elle indigné toutes les oppositions même les moindres attitudes qui désignent les idées

---

33. Un amour de Swann, p. 198

34. Ibid, p. 197.

différentes<sup>35</sup>.

Si l'intelligence n'est pas la vraie objective de ces salons, c'est alors les plaisirs qu'on recherche. Ils veulent se faire regarder, se faire remarquer et même se faire admirer. Ils veulent s'amuser dans les milieux mondains. Oriane de Guermantes se tient toujours comme une grande dame avec toute la vertu de simplicité et avec l'esprit, tandis que Mme. Verdurin se comporte toujours comme une bourgeoise intelligente et inaccessible par son salon si restreint. En réalité, ces deux dames comptent le plus de la valeur artificielle de la société. L'élégance du milieu, les rencontres, les discussions et les plaisanteries leur assurent de leur position mondaine qui est digne de leur volonté. Les plaisirs mondains les attirent et les épargnent de l'ennui. Là, elles doivent se masquer ou déguiser leurs vrais caractères sinon elles échoueront.

---

35. A ce propos, il convient de prendre en considération la remarque de Germaine Brée : "It is infinitely more important to avoid unpleasantness than to respect the values of a social, moral - or intellectual code - or to grapple with spiritual problems. It is for this reason that, even while these people make a point of cultivating the emotions, they cannot tolerate the blossoming of any deep feeling, any more than that of a real talent or a vigorous intellect. They want neither to understand nor to know, only to be adorned and amused". Germaine Brée, "The Inhuman World of Pleasure", dans : Proust : A Collection of Critical Essays, édité par Henri Peyre (Englewood Cliffs, N.J., Prentice - Hall Inc., 1962), p. 80.



On voit que ces gens du monde aiment d'être entourés, ils veulent les autres pour s'affirmer que leur vie n'est pas inerte mais pleine de vivacité. Les actualités pompeuses sont indispensables. Ainsi Mme. Verdurin ne peut pas subir "tout ce qui retenait les amis loin d'elle, ce qui les empêchait quelquefois d'être libres (...)"<sup>36</sup>. La patronne est caractérisée par son habileté de brouiller avec les amis ou les amants ou avec les "fidèles" car ce sont seulement les "ennuyeux" qui ne sont pas susceptibles "d'être agrégé au "petit clan"<sup>37</sup>. Elle a peur de la contagion de la fréquentation des ennuyeux : ici "l'habit noir"<sup>38</sup> est défendu à cause de la ressemblance avec l'habit des "ennuyeux". Le narrateur remarque aussi que la patronne porte sa robe blanche au jour de la première visite du comte de Forcheville pour accentuer ce jour particulier qu'elle veut être la plus gaie. Le "petit noyau" est ainsi organisé selon son bon plaisir et selon son snobisme intellectuel. Mais à travers ses descriptions presque aucune connaissance y est procurée. Au contraire, l'humeur de la patronne est beaucoup plus soignée.<sup>39</sup> Son salon est intercalé par la tyrannie de la patronne

---

36. Un amour de Swann, p. 7.

37. Ibid, p. 5.

38. Ibid, p. 6.

39. Germaine Brée décrit : "Possessing both money and leisure, left entirely to its own devices, the social act has only one - deep - rooted desire : to be protected from the emptiness of existence and to draw from the sterile and disquieting substance of life a mask is reassuring and flattering to itself. Carried along in the tails of pleasure, all of them worldly, the members of society experience a violent aversion when confronted by the slightest unpleasantness". Brée, loc. cit.

et de l'ignorance sous l'atmosphère agréable et spirituelle et les "fidèles" doivent se comporter dans la manière exigée de la patronne. On voit bien la surveillance de Mme. Verdurin envers tous ses convives. D'abord on peut remarquer qu'elle préfère un poste élevé comme sur le haut siège d'où elle peut inconsciemment, peut - être, observer le mieux les mines de ses fidèles. Elle joue en même temps le rôle de la patronne très aimable et l'observatrice rigoureuse. Ensuite, le narrateur suggère qu'elle jette les regards aigus et précis sur tous ses convives et sur tous les mouvements de son salon pour surveiller leur loyauté. Le "petit clan" est couvert de cette atmosphère tyrannique qui exige des éloges ou "des regards fascinés par l'admiration"<sup>40</sup>. La patronne ne s'intéresse pas réellement si leur connaissance est vraie ou fausse ce qui lui importe le plus c'est que ses fidèles lui plaisent ou non. Ce qui néglige "de faire de Mme. Verdurin la confidente quotidienne"<sup>41</sup> est finalement expulsé de cette coterie.

Swann, enfin, dans sa répugnance du "petit noyau", exprime lucidement l'absurdité de ce "petit clan" : "Est - ce assez grotesque, cette vie de petites gens qui vivent les uns sur les autres"<sup>42</sup>. Il sait bien maintenant que ce milieu manque le goût artistique ainsi qu' "une sorte de noblesse morale". Sa perception, bien qu'elle vienne tard, n'est pas illogique ni injuste, c'est une vraie image du salon elle est tyrannique, ignorante, perfide

---

40. Un amour de Swann, p. 90.

41. Ibid, p. 83.

42. Ibid.

et égoïste. Le caractère de Mme. Verdurin et le prestige de son salon sont aggravés davantage quand le narrateur nous découvre la liaison amoureuse entre Odette de Crécy et la patronne du salon.

Swann reproche maintenant la vie au "petit clan" qu'elle est "la pire de toutes"<sup>44</sup> et le "petit noyau" est désormais jugé comme "le dernier des milieux"<sup>45</sup>.

Somme toute, Proust a l'intention de révéler que les bourgeois luttent énergiquement contre la noblesse. Néanmoins, ils ne sont pas meilleurs que les nobles. Proust accentue particulièrement dans cet épisode sur la manifestation de la comédie humaine bourgeoise et en fait une peinture féroce. Le romancier a fait l'impitoyable satire sur leur manière absurde de vivre comme les nobles et de rivaliser contre eux. En même temps, le romancier suggère également que l'essence des salons bourgeois est aussi vague que celle des salons aristocratiques. Proust implicite légèrement dans ce récit - mais il révélera à fond dans d'autres volumes de cette oeuvre - que les aristocrates qui semblent avoir la "position inexpugnable"<sup>46</sup> possèdent en vérité "la peau lépreuse qui pèle aux flancs d'un organisme prêt à muer; avec ses couches successives de préjugés et de mépris"<sup>47</sup>. Bref, derrière l'apparence

---

44. Un amour de Swann, p. 130.

45. Ibid, p. 131.

46. J. Galey, op. cit., p. 149.

47. Pierre de Boisdeffre, Métamorphose de la Littérature (Paris : Editions Alsatia, 1963), p. 70.

agréable de ces deux sociétés, il y a toujours la froide ambiance, marquéé par l'hypocrisie, l'égoïsme, l'amour - propre et par la méchanceté.

Une fois de plus, Proust révèle son pessimisme à l'égard de la société et cet épisode représente par excellence "une magistrale et dérisoire anatomie du monde"<sup>49</sup>. Après avoir montré que l'amour, pure création de notre esprit, est un mirage qui découvre, en se dissipant, une réalité vulgaire,<sup>50</sup> le romancier nous révèle cette fois que la vie sociale, les "grandes situations" n'ont pas davantage l'existence réelle. On peut résumer peut - être ici, d'après Proust, que le monde extérieur ne nous procure que des expériences décevantes.

ศูนย์วิทยทรัพยากร  
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

---

49. Cf. Pierre de Boisdeffre, Métamorphose de la littérature (Editions Alsatia, 1963), p. 69.

50. Voir notre premier chapitre.